

le Print 19/10/01

autres, ceux-là mêmes que je prenais alors de si haut, les conteurs, les narratifs, les amants de la chose et du fait - et, parmi ceux-ci, à l'intérieur même de la famille des Bodard et des Vincent, les curieux du détail et du trivial, les exégètes de l'infime, les explorateurs du banal, ce journalisme d'investigation ou d'enquête qui se refuse à voir dans les choses plus que les choses et qui, à tout prendre, choisirait même d'y voir un peu moins : impressions, sensations, irrégularités de l'histoire, couleurs, odeurs, portraits, petits faits vrais, croquis, hasards, atmosphères. Chez les morts : Albert Londres, que j'ai fini par lire ; Kessel ; Bodard, donc ; mais aussi les « Notes et reportages de Herbart en Indochine ; Panarit Istrati ; les reportages de Herbart en Indochine ; les « Cacouettes et bananes » de Jean-Richard Bloch, puis ses chroniques espagnoles parues, en 1936, dans *Europe* ; l'article de Sartre sur Paris libéré ; les reportages de guerre de Vailland dans *Action puis Libération* ; les matres, en un mot, de ce journalisme littéraire que j'avais si longtemps considéré avec dédain et que je lis et relis, maintenant, avec un ravissement constant.

## « Les journalistes, les vrais, prêts à jouer leur réputation, leur talent, parfois leur vie. »

Chez les vivants : les journalistes, les vrais, ceux que je devine prêts à jouer leur réputation, leur talent, parfois leur vie, sur la question de savoir ce qui s'est réellement passé, au détail près, dans tel village près de Kigali ; si la ligne de front, au nord-est de Freetown, au Sierra Leone, a avancé, dans les dernières semaines, de cent ou de deux cents mètres ; quel fut l'angle de tir exact de la balle qui tua, à Gaza, le petit Mohamed el-Doura ; [...] je ne les nomme pas, ces vivants ; qui veut les reconnaître.

Ce qui a changé, alors ? Le temps, d'abord. La maturité qui arrive. Un peu moins de romantisme. Un peu plus d'humilité. L'époque, aussi. La fin des grands récits. La suspicion qui trappe ce qu'il est convenu d'appeler les idéologues ou les systèmes. Ce « perspectivisme » renouveau qui est, à mes yeux d'aujourd'hui, le meilleur de l'héritage nietzschéen et n'a, faut-il le préciser ? rigoureusement rien de commun avec ce sinistre relativisme, culturalisme, différentialisme qu'on nous res-sort, en général, pour justifier les mutilations sexuelles des jeunes femmes dans certaines régions d'Afrique ou le meurtre en série, à Pékin, des dissidents, démocrates, et autres tenants de la « Cinquième Modernisation » ■

\* « Réflexions sur la guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », précédé de « Les damnés de la guerre » (Grasset, 416 pages, 118 F, 17,99 €) Parution le 24 octobre.

« Vivants, nous voici morts ; vous n'avez, de cette mort, rien voulu savoir tant qu'elle se produisait chez nous ; nous la jetons à vos pieds, dans le brasier qui vous consume ; nous étions des vivants invisibles, nous devenions des suicidés visibles » ? Ce sont des questions. Je ne sais pas.

Longtemps, je n'ai eu de respect que pour les journalistes idéologues, dotés d'une vision du monde, amateurs d'idées générales, et ne s'intéressant à la réalité que pour autant qu'elle leur semblait confirmer et glorifier leurs préjugés. J'admirais les partisans. Les militants. Je ne jurais que par Edgar Snow racontant la « Longue Marche » parce qu'il avait été un compagnon de Mao. Je vénérerais Wilfred Burchett, cet autre journaliste américain qui avait su mettre une sourdine au pseudo-impératif d'objectivité pour mieux servir la cause sainte de Ho Chi Minh et du Nord-Vietnam. Je ne croyais pas à l'information. Je ne comprenais pas que l'on puisse prêter tant d'attention au cours des choses et des événements tel qu'il se produisait dans sa maté-

rialité brute et stupide. Je méprisais Gaston Leroux. Je ne connaissais ni Kessel ni Albert Londres. Malraux, j'en étais sûr, ne suivait, au jour le jour, l'actualité de la guerre d'Espagne que pour autant qu'elle lui était prétexte, soit à des romans, soit à de nombreuses conférences de presse où, fort de l'autorité acquise par un supposé contact avec le terrain, il ramasserait beaucoup d'argent pour beaucoup d'armes pour les Rouges. Et quelque un comme Lucien Bodard avec qui je devais, bien plus tard, me lier d'une vive amitié me semblait être, avec son goût de l'épique, l'image même de ce qu'un journaliste-écrivain ne devait surtout pas être.

J'avais un ami, à l'époque. Il s'appelait Jean Vincent. Physique de Clappique et âme de Casanova. Personnage haut en couleur, orageux et, dans le milieu des journalistes de métier, terriblement légendaire. Il était le chef du bureau de l'Agence France Presse à New Delhi au moment où j'y suis arrivé. Et il avait, entre autres prestiges, celui d'avoir dirigé le bureau de l'agence à Pékin pendant les premières années de la Révolution culturelle et de s'être fait expulser, quatre ans plus tard, pour dévotion ultragauchiste. La question que je me posais était très simple. Comment, quand on avait fait cela, quand on avait été le témoin de ce grand moment de l'histoire du siècle et de l'esprit, quand on avait connu Mao et Lin Piao, [...] quand on avait ce charme gouailleux, ces dons de conteur incroyables, cette élégance suprême, cette imparable séduction auprès des femmes et des confrères, comment, quand on était tout cela, quand on était Jean Vincent, pouvait-on accepter de n'être qu'un modeste « chef de poste », amoureux fou de l'« info », passant ses jours et ses nuits, une bouteille de whisky à portée de la main, à guetter les nouvelles de la BBC et de Radio Free Europe ?

Aujourd'hui, c'est l'inverse. Le temps a passé, c'est l'inverse. Et mon admiration va plutôt, désormais, aux